

Au Puits de La Paracha

*Pensées recueillies
de Rabbi
Elimelech
Biderman Chlita*

Vaykra



Au Puits de La Paracha

Vaykra

« Une voix céleste parle » : Hachem nous interpelle à travers les évènements du monde

« Il appela Moché et Hachem lui parla. » (1, 1)

La syntaxe de ce verset demande une explication. A priori, il aurait dû être écrit : « Hachem appela Moché et lui parla », afin de désigner d'emblée qui appela Moché. Pourquoi le Nom d'Hachem n'est-il écrit qu'après ?

Le Beth Avraham répond en expliquant que le mot וַיִּקְרָא Vaykra (Il appela) est écrit dans la Torah avec un petit ו à la fin pour suggérer son absence, comme s'il était écrit וַיִּקְרָא "Il arriva (à Moché)". Dès lors, le verset prend le sens suivant : « Il arriva à Moché, et Hachem lui parla », pour signifier que, dans tout ce qui lui arrivait, Moché Rabbénou comprenait qu'Hachem lui parlait, que personne ne lui avait rien causé, pas plus que lui-même, mais que tout provenait d'Hachem et de Sa parole. Cela constitue un fondement essentiel de la Emouna la plus pure : il n'existe aucun hasard dans le monde, à D. ne plaise, mais tout évènement qui se produit sur Terre est dirigé par la Providence Divine et représente un appel du Saint-Béni-Soit-Il dissimulé sous les contingences du temps.

Il est écrit : « *Souviens-toi de ce qu'Hachem ton D. a fait à Myriam sur le chemin de votre sortie d'Egypte.* »

Au sens littéral, cela signifie que nous devons nous souvenir de ce qui lui arriva lorsqu'elle fut frappée de la lèpre pour avoir tenu un propos médisant sur Moché Rabbénou. Rabbi Leible Eigner (Imré Emet Parachat Béhalotékha) s'étonne toutefois : s'il en est ainsi, quel intérêt la Torah a-t-elle de consigner cela pour toutes les générations, alors que Myriam n'avait aucune intention de dénigrer son frère ? (Le Ramban (Hilkhot

Toumat Tsaraat 16, 1) explique pour sa part que c'est justement ce que la Torah veut nous enseigner : même si son intention était bonne, outre la dévotion immense dont Myriam faisait preuve pour Moché Rabbénou, elle fut malgré tout châtiée, afin de montrer la gravité de cette faute.) Rabbi Leible répond en expliquant que le verset fait allusion à un autre souvenir : Myriam fut couverte de lèpre blanche comme la neige, de la tête aux pieds, et lorsque Moché pria pour elle 'E-l Na Réfa Na La' (de grâce, guéris-la), elle fut immédiatement guérie (comme le rapporte le Or Ha'Haïm sur Bamidbar 12, 14). Cela vient nous apprendre que lorsque le Saint-Béni-Soit-Il envoie à quelqu'un une lèpre des plus graves, Il peut la faire disparaître en un instant. Dès lors, même lorsqu'une épreuve est proche, on ne devra pas céder à la panique, car en un instant, il est possible que toutes les difficultés disparaissent.

Ce qui précède concerne particulièrement l'époque que nous traversons. Alors que le monde entier est plongé dans la confusion, la terreur de l'épidémie et de la maladie, nous devons rester convaincus qu'Hachem nous interpelle à travers cette épreuve : « Revenez à Moi et Je reviendrai à vous, réveillez-vous, rapprochez-vous de Moi et Je me rapprocherai de vous. » Seulement, Hachem se dissimule derrière le voile de la "nature" et ne se révèle pas au grand jour, comme l'écrit le Mabite dans son Beth Elokim (Chaar Hatéfila, 16) : « Il convient à chaque homme de garder à l'esprit pendant toute la durée de l'exil que tout ce qui lui arrive dans ce monde, depuis le moindre petit coup sur le doigt jusqu'à la mort, tout provient d'Hachem. Durant l'exil, Il nous dirige même davantage que lorsque nous résidions sur notre terre et y régnions. La seule différence est qu'Il se conduit avec nous tout en étant dissimulé (à cause de nos fautes), de manière à donner matière aux pécheurs et aux renégats



qui pourront toujours justifier leurs erreurs en arguant que ce qui se produit ne provient peut-être pas de D. Ce que l'on peut encore constater de nos jours à propos de l'épidémie qui sévit parmi nous, à D. ne plaise.

Le Mabite explique plus loin que, comme on le sait, après que les Bné Israël commirent la faute de Baal Péor, la colère d'Hachem s'enflamma contre eux et une épidémie se déclara parmi le peuple jusqu'à ce que Pin'has intervienne et la fasse cesser (Bamidbar 25, 3-5). Cette épidémie ne se manifesta pas sous forme d'une maladie au préalable, mais les personnes atteintes moururent subitement. Il en fut de même à l'époque du Roi David au sujet de laquelle il est écrit : « Il envoya la peste en Israël du matin jusqu'au temps de la fête et il mourut depuis Dan jusqu'à Béer Chéva soixante-dix mille hommes » (Chemouël II 24, 15), et nos Sages d'expliquer que « le temps de la fête » représente le temps du sacrifice de l'après-midi. Ce qui signifie que l'épidémie ne dura qu'un seul jour. Ce que le Mabite commente en disant : « Voici qu'en ces temps anciens, la peste ne dura qu'un court moment, de manière miraculeuse, sans maladie ni agonie (préalable), ce qui n'est pas le cas aujourd'hui où un homme est alité et ne survit que quelques jours à sa maladie. La raison en est que, jadis, la Présence Divine régnait en Israël grâce au Tabernacle ou au Temple et la Providence était dévoilée aux yeux de tous. Lorsque le Saint-Béni-Soit-Il voulait éveiller le cœur des Bné Israël au repentir, il envoyait alors une épidémie et celui qui n'avait pas fauté ne subissait aucun dommage. Lorsqu'ils se repentaient, l'épidémie cessait sur le champ. A notre époque où la Présence Divine s'est malheureusement éloignée à cause de nos fautes et que la Providence ne se manifeste plus que de manière voilée, les épidémies se produisent sous une forme trompeuse pouvant laisser croire qu'elles sont le fruit du hasard et de la nature (à D. ne plaise), comme si la maladie se transmettait d'une personne à l'autre. Cependant, l'homme censé comprendre que tout ce qui nous arrive

dans cet exil, tant au niveau particulier que général, tout est l'œuvre de la Providence Divine. »

Rav Yéhochoua de Belze rapporta une fois les termes de la Michna (Pessa'him 2a) : « Le soir du 14 Nissan, on vérifie le 'Hametz à la lumière d'une bougie. » Il fit remarquer qu'à priori l'expression « on vérifie le 'Hametz » est inexacte car on aurait dû dire : « on vérifie la maison du 'Hametz qu'elle contient ». Et il laissa cette question sans réponse. Parmi les personnes présentes alors se trouvait son fils Rav Issakhar Dov qui reprit la question de son père et entreprit d'y répondre à l'aide d'une parabole :

Deux commerçants s'étaient rendus à la foire annuelle pour vendre leur marchandise. Hachem les aida dans leurs affaires et, en peu de temps, ils réussirent à écouler tout ce qu'ils avaient. Tout joyeux, ils reprirent plus tôt que prévu le chemin du retour qu'ils avaient décidé de parcourir à pieds. Après plusieurs heures de marche, ils voulurent prendre un peu de repos et détendre leur corps épuisé. Ils craignirent cependant pour leur bourse remplie d'argent et, après avoir regardé aux alentours et s'être assurés que personne ne se trouvait à l'horizon, à l'exception des vaches qui paissaient dans les champs, ils finirent par suspendre leur bien précieux à l'un des arbres avant de s'allonger sur l'herbe.

Les deux commerçants ignoraient cependant que les vaches ne paissent jamais seules et qu'elles sont toujours accompagnées d'un berger qui les surveille. Ce dernier, qui avait aperçu comment les deux hommes avaient suspendu leur bourse, attendit qu'ils s'endorment et se hâta vers l'arbre pour dérober l'argent qui s'y trouvait. Il réfléchit cependant à la meilleure manière de procéder : s'il s'enfuyait avec les vaches, celles-ci allaient faire du bruit et les commerçants allaient se réveiller et le surprendre en flagrant délit. D'un autre côté, s'il prenait la fuite seul sans ses bêtes, il aurait maille à partir avec leur propriétaire. Il remplaça donc le contenu de la bourse par de la bouse



de vache afin que les deux ne se rendent pas compte qu'elle était vide et retourna s'allonger là où il était auparavant. De fait, la ruse s'avéra réussie, et lorsqu'ils se réveillèrent, les deux commerçants se réjouirent de voir leur bourse 'pleine' encore suspendue sur l'arbre. Ils poursuivirent ainsi leur chemin. Néanmoins, lorsqu'ils finirent par ouvrir leur bourse, ils furent frappés de stupeur en découvrant son contenu. Ils se regardèrent avec étonnement et se demandèrent comment les vaches avaient bien pu arriver à la cime de l'arbre pour dérober l'argent de la bourse et la remplir de bouse. Dans leur stupidité, ils conclurent : «
Pouvons-nous aller devant un Rav porter ce litige avec les vaches ? »

C'est sur ces paroles que Rabbi Issakhar Dov conclut sa parabole, provoquant le rire de son auditoire qui toutefois ne comprit pas le rapport de celle-ci avec la question de Rabbi Yéhouchoua de Belze. Pendant tout ce temps, le fils de Rabbi Issakhar, Rabbi Aharon, était demeuré en retrait en écoutant attentivement son père. Lorsque ce dernier eut terminé, il se mit soudain, terrifié, à trembler de tous les membres de son corps. Lorsque les 'Hassidim l'interrogèrent, il répondit rempli de crainte que son père avait dissimulé dans cette parabole de profonds secrets :

« Ces commerçants, dit-il, laissèrent leur question sans réponse, mais s'ils avaient eu un peu d'intelligence, ils auraient transformé leur question en réponse. Puisqu'ils se sont demandé comment il était possible que des vaches montent sur un arbre pour dérober leur argent, ils auraient dû en conclure qu'à coup sûr, un berger se trouvait dans les parages et que c'était lui qui avait grimpé sur l'arbre pour les voler.

« Le sens de cette parabole, continua-t-il, est que l'homme descend dans ce monde avec une bourse qui est son cœur qu'il lui incombe de remplir de pierres précieuses et de bijoux, grâce à la Torah et aux Mitsvot. Cependant, il lui arrive parfois de s'endormir à l'instar de ces deux commerçants qui

voulaient prendre du repos. A cet instant, le Yétser Hara en profite pour vider son cœur de tout ce qu'il avait acquis et le remplir de bouse constituée par les fautes et les mauvais désirs (à D. ne plaise). Lorsque, toutefois, viennent des temps propices, il se réveille de sa torpeur et sonde son cœur. Il est alors stupéfait d'y trouver de la 'bouse'. Mais, au lieu de s'interroger sur l'origine de cette souillure afin de l'évacuer et de récupérer tout son bien perdu, il renonce et se résigne à sa misérable situation. Quelqu'un de sensé comprend au contraire que les questions contiennent en elles-mêmes les réponses et en conclut que le Yétser Hara est celui qui l'a fait trébucher pendant son sommeil et qui lui a dérobé tout son trésor. Il s'empressa dès lors de lui courir après et d'exiger qu'il lui rende son bien précieux. Et il veillera désormais à ne plus s'endormir à nouveau.

« C'est pourquoi, en ce moment propice que représente la nuit du 14 Nissan, on vérifie le 'Hametz et non la maison, car il faut s'attacher à rechercher l'origine des choses : quelle est la source du 'Hametz, comment a-t-il réussi à se frayer un passage dans notre cœur pour le remplir de toute cette bouse ? De la sorte, nous serons en mesure de retrouver notre trésor perdu : l'âme pure contenue en chaque juif ! »

En ce qui nous concerne également, sachons sur le même principe que dans la période que nous vivons, il ne sert à rien de vouloir vérifier et sonder comment l'épidémie se propage et comment un tel a été contaminé (comme nous l'avons déjà mentionné au nom du Yessod Haavoda, « il faut détacher son esprit de tout ce que l'on entend »). L'essentiel est, au contraire, de vérifier le 'Hametz, à savoir l'origine de cette maladie et ce qu'Hachem veut de nous.

« Vous veillerez beaucoup à votre âme » : préserver son corps et son âme

Il est inutile de préciser l'obligation qui incombe à chacun de veiller à sa santé, car c'est une Mitsva que le Créateur nous ordonne d'accomplir : « Vous veillerez beaucoup à votre âme. »



Voici ce que dit le Béer Hagola (à la fin du Choulkhan Aroukh 'Hochène Michpate) : « Il me semble que la raison pour laquelle la Torah nous a ordonné de veiller à notre vie est que le Saint-Béni-Soit-Il a créé le monde dans Sa bonté afin de prodiguer du bien aux créatures pour qu'elles reconnaissent Sa grandeur et Le servent en accomplissant Ses Mitsvot et Sa Torah, comme il est écrit : "Tout ce qui est appelé de Mon Nom, Je l'ai créé pour Ma Gloire" (Isaïe 43, 7) et leur donner une bonne récompense pour leurs efforts. Celui qui se met en danger, c'est comme s'il dédaignait la volonté de son Créateur et qu'il ne désirait ni Le servir ni Sa récompense. Et il n'y pas de plus grand mépris ni de plus grande légèreté que cela (...). »

On raconte que durant les années d'exil des deux frères Rabbi Eliézer de Linsk et Rabbi Zoucha, ils furent ravis un jour par une bande de brigands qui les enfermèrent dans une minuscule pièce où se trouvait un pot de chambre. Cela plongea Rabbi Eliézer dans une grande tristesse car la présence de cet objet les empêchait de prononcer des paroles saintes. Rabbi Zoucha lui dit : « Mon cher frère, pourquoi être triste ? N'est-ce pas le Saint-Béni-Soit-Il qui nous a fait entrer dans cet endroit ? Il nous permet ainsi d'accomplir une rare Mitsva : celle de ne pas étudier la Torah et de ne pas prier ! N'est-ce pas une occasion unique de danser en l'honneur de cette Mitsva si rare ? »

Sur ces paroles, ils entamèrent une danse autour du pot de chambre, animés de la pensée que tout cela provenait d'Hachem. Leur gardien, alerté par le bruit de leurs manifestations de joie, entra la pièce et leur demanda ce qui les rendait si joyeux. Mais les deux hommes, qui ne prirent même pas la peine de lui répondre, continuèrent à danser. Voyant qu'ils dansaient autour du pot de chambre, le gardien s'écria : « Ah, si c'est ça qui vous réjouit, je vais vous l'enlever ! » Sur ces mots, il prit l'objet et le jeta dehors. Les deux frères purent alors à nouveau prier et s'adonner à l'étude de la sainte Torah.

Cela nous concerne également : une rare Mitsva s'offre à nous : « Vous veillerez énormément à votre vie. » Accomplissons-la dans la joie. S'il a été décrété que quelqu'un ne puisse pas prier avec un Myniane, qu'il prie seul dans la joie et la reconnaissance envers le Créateur de pouvoir accomplir la rare Mitsva de ne pas prier en Myniane. Et qu'il en soit de même pour tout ce qui découle de la Mitsva de préserver sa vie.

On raconte qu'au temps du Ketav Sofer (le fils du 'Hatam Sofer, n.d.t), un juif de Presbourg alla une fois rendre visite à l'un des nobles de la région accompagné de son serviteur non-juif. Ce dernier aperçut alors le portefeuille du nanté posé de côté et le convoita. Il réussit à s'en emparer discrètement et à le faire tomber dans sa poche. Craignant cependant de le garder chez lui, il le cacha dans la maison de son maître.

Peu après, le noble s'aperçut de la disparition de l'argent et sa colère s'enflamma. Il ordonna aux gendarmes de procéder à une perquisition méticuleuse de toutes les maisons de la ville afin de retrouver l'objet volé. Et de fait, ils le découvrirent malheureusement dans la demeure du juif, qu'ils enchaînèrent sur le champ et jetèrent dans une fosse de la prison en attendant de le juger. L'homme demanda grâce en criant qu'il ignorait complètement comment cet argent était arrivé jusqu'à chez lui. Mais bien entendu, personne ne le crut et on le condamna à la pendaison (que D. préserve).

Le Ketav Sofer décida de prendre l'affaire en main et tenta de faire intervenir des personnes haut-placées en les soudoyant, mais rien n'y fit. En toute hâte, il voyagea jusqu'à la capitale Budapest, mais là aussi, il se heurta à des portes closes. La nuit qui précéda l'exécution de la sentence, le Ketav Sofer alla se coucher découragé. Voici alors que son père, le 'Hatam Sofer, lui apparut en rêve : « Est-ce possible, lui reprocha-t-il, que l'on s'appête à tuer un juif innocent et que tu ailles dormir ? »



- N'ai-je pas fait tout ce qui était possible de faire ?, s'écria le Ketav Sofer en éclatant en sanglots. J'ai échoué !

- As-tu prié ? », lui demanda-t-il.

Sur le champ, le Ketav Sofer fit réveiller tous les juifs de la ville, hommes, femmes et enfants, et leur ordonna de se rassembler dans la synagogue. Lorsque celle-ci fut remplie, il monta sur l'estrade et exposa à l'assemblée toutes ses tentatives qui avaient échoué, puis il cria en implorant : « Si toutes les portes demeurent closes, chez le Saint-Béni-Soit-Il, les portes ne sont jamais fermées et les portes des larmes restent toujours ouvertes ! »

Une immense clameur de prière s'éleva alors de l'assemblée des fidèles, éveillant la miséricorde Divine. Et un miracle se produisit : lorsque le juif se tint devant le juge, ce

dernier se mit soudain à interroger le serviteur non-juif qui finit par avouer son méfait. Le juif fut acquitté et le voleur pendu à sa place !

Chers amis, le Yessod Haavoda a écrit (à la fin de son livre) : « Après toutes les tentatives, rien n'égale celui qui demande l'aide du Saint-Béni-Soit-Il et Le supplie, qui place sa confiance en Lui et se repose sur Sa bonté et Son immense amour pour le peuple d'Israël. » Suivant cet enseignement, dans la situation présente, après avoir épuisé toutes les possibilités naturelles et accompli tous les efforts à notre disposition, souvenons-nous que le meilleur et le plus sûr conseil est de crier vers notre Père Céleste : « Epargne ton héritage de l'épidémie, prends-nous en pitié et souviens-Toi de tous les membres de Ton Alliance ! » Il est alors certain que nos prières ne reviendront pas vides !

